

Le sacrifice d'un repas.

Prédication du 3 mai 2009 à Marsauceux – JC Perrin

(lecture de Mc 2 :18-20).

Lors d'un culte précédent, nous avons parlé de l'importance du sacrifice dans l'Ancien Testament. Nous avons vu que le sacrifice d'animaux n'a pas pour fonction d'apaiser la colère d'un Dieu courroucé, mais d'inviter Dieu à venir manger un repas. Israël veut convier Dieu à partager avec lui un repas de fête, spécialement préparé à son intention, en l'installant à la place d'honneur et en lui réservant la meilleure part. Par ailleurs, certains sacrifices ont pour but de réconcilier l'homme pécheur avec Dieu. La fonction positive du sacrifice est ainsi articulée autour des deux pôles de la réparation (des péchés) et de la communion.

Dans le texte que nous venons de lire, il est question de jeûne. «Les disciples de Jean et les pharisiens sont en train de jeûner. Ils viennent dire à Jésus: «Pourquoi, alors que les disciples de Jean et les disciples des pharisiens jeûnent, tes disciples ne jeûnent-ils pas?»».

Le jeûne exprime quelque chose de fondamental dans l'expérience religieuse de l'époque. Il est geste de contrition, expression de repentance, aveu d'insuffisance devant Dieu. Grâce au jeûne, on espère une réconciliation qui pourra s'épanouir dans la rencontre, dans la communion avec Dieu. Or les disciples de Jésus sont coupables d'insouciance. Ils n'obéissent pas aux prescriptions religieuses et ne se préparent donc pas à rencontrer le Seigneur Dieu. Voilà pour la compréhension traditionnelle.

Mais Jésus répond: «Les invités à la noce peuvent-ils jeûner pendant que l'époux est avec eux?» Avec cette question, nous sommes au cœur de la Parole. Jésus se sert de la métaphore du repas de noces pour caractériser le temps de sa présence au milieu des siens.

Attention au contresens. Jésus ne condamne pas ici le jeûne en tant que pratique religieuse (il est notoire que le jeûne purifie le corps des toxines accumulées et qu'il allège l'esprit en le rendant plus alerte). Jésus sait bien que le jeûne permet à l'homme d'être mieux disposé à recevoir Dieu. Mais il introduit l'idée que cette rencontre est déjà en train d'avoir lieu. En se servant d'une double métaphore – comprenant le repas et les noces – Jésus indique que l'aboutissement du culte sacrificiel, à savoir la communion entre Dieu et les siens, est atteint.

L'idée d'un festin eschatologique (du grec *eskhatos*, «dernier») se trouve en *Esaië*: «Le Seigneur, le Tout-Puissant, va donner sur cette montagne un festin pour tous les peuples... Il fera disparaître la mort pour toujours. Le Seigneur Dieu essuiera les larmes sur tous les visages et dans tous le pays il essuiera la honte de son peuple» (Es. 25.6-8). Assurément, ce festin eschatologique se trouve aussi dans la prédication de Jésus. Ainsi, en *Matthieu*, Jésus dit: «beaucoup viendront du levant et du couchant prendre place au festin avec Abraham, Isaac et Jacob dans le Royaume des cieux» (Mt 8.11). Une allusion y est aussi faite dans la parabole du grand festin (Mt. 22.1-14; Lc 14.15-24). Et dans le cadre des institutions de la Cène, Jésus dit encore: «Je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai nouveau, avec vous, dans le Royaume de mon Père» (Mt. 26.29; Lc 22.29-30).

L'autre image évoquée par Jésus dans le passage qui nous occupe est celui des noces. L'image nuptiale symbolise la relation établie entre Dieu et son peuple, surtout en *Osée* 2.1-23. Cette relation, rendue difficile et dramatique du fait de la frivolité du peuple, se trouve

promise à un rétablissement à la fin des temps. C'est ce qu'illustre le passage bien connu de l'Apocalypse relatifs aux noces de l'Agneau (Ap. 19.1-10), mais c'est ce qui se trouve déjà dans l'Ancien Testament en *Esaïe* 54.5-55.5, texte qui associe le motif des nouvelles noces de Dieu avec son peuple (54.5-10), de la Jérusalem nouvelle (54.11-17), de l'invitation au banquet (55.1-5) et du pèlerinage des nations (55.5).

Le temps du ministère de Jésus est un temps caractérisé par la proclamation de l'irruption du Royaume de Dieu. C'est bien le Royaume qui est au centre de la Bonne Nouvelle qu'il annonce. De fait, presque toutes les paraboles se rapportent au Royaume. Cette annonce de la venue du Royaume est un événement aussi joyeux qu'un mariage, car ce Royaume consiste en la rencontre de l'homme avec Dieu. Et celui qui en est le héraut est en même temps celui à qui s'applique la métaphore de l'époux. Notez cette remarquable innovation: Jésus est désormais l'Epoux (et non plus Dieu). C'est par lui que se manifeste le Royaume; c'est en lui que se trouvent réunies les métaphores des noces et du repas.

Voilà pourquoi le jeûne se trouve suspendu. Car si le jeûne s'apparentait jadis aux rites préparatoires en vue de la rencontre avec Dieu, Jésus présent, il n'y a désormais pas d'autre médiation nécessaire en vue de la communion avec Dieu que sa seule présence. Et tous ceux qui le rencontrent sont invités au Festin. En conséquence, il est impensable que les disciples jeûnent. Le festin tant attendu a déjà commencé. La communion du Royaume est offerte et peut être immédiatement vécue, sans préalable ni rite.

Pour peu qu'on s'y attarde, on remarquera que l'annonce par Jésus de l'avènement du Royaume de Dieu se caractérise notamment par sa commensalité avec les réprouvés de son temps, illustration du bon accueil qu'il réservait aux pécheurs. Et cela suscitait l'étonnement autour de lui: «cet homme accueille les pécheurs et mange avec eux!» (Lc 15.2). Il mange chez Matthieu et les Pharisiens disent aux disciples: «Pourquoi votre maître mange-t-il avec des pécheurs et des collecteurs d'impôts?» Et Jésus leur répond en citant Osée: «Car c'est l'amour qui me plaît et non les sacrifices» [Os.6.6] (Mc 2.15). Suite à cette réplique vient le passage qui nous préoccupe, où Jésus se compare à l'Epoux.

Un peu plus loin, Jésus dit aux disciples de Jean: «Jean-Baptiste est venu: il ne mangeait pas et ne buvait pas. Et les gens ont dit qu'il était fou. Alors le Fils de l'Homme est venu, et lui il mange et il boit. Et les gens disent: 'regardez, cet homme ne pense seulement qu'à manger et à boire [en gros: c'est un glouton et un poivrot]. Et en plus, il est l'ami des collecteurs d'impôts et des pécheurs'» (Mt.11.18-19).

C'est que cette commensalité avec les pécheurs avait de quoi choquer, en raison des règles sur la pureté des fréquentations (certaines personnes étaient alors considérées impures: les lépreux, par exemple, mais aussi les collecteurs d'impôts, en raison de leur coopération avec l'occupant romain), ainsi que des règles de la pureté alimentaire (les aliments cachés). Nombreux juifs essayaient donc de se retrouver entre «purs» à l'écart du peuple pécheur, que ce soit dans les confréries pharisiennes ou dans les congrégations esséniennes. L'attitude de Jésus avait donc de quoi les choquer.

Mais, nous l'avons vu, l'irruption du Royaume a lieu en Jésus-Christ. Le salut passe par sa personne et non par la fréquentation du Temple ou par des rites, notamment par des sacrifices sanglants. Car telle est la nouveauté qu'introduit Jésus: il laisse entendre que, en sa personne, les conditions de possibilité de la communion avec Dieu en son Royaume se trouvent réunies. Ce que Jésus propose, dans l'aujourd'hui de sa présence, c'est une commensalité à laquelle

tous sont invités à s'associer. Le «repas de noces» qu'il donne correspond à une communion fraternelle de tous et de toutes. Telle est l'image du Royaume.

Voilà pourquoi Jésus a le pouvoir d'octroyer le pardon des péchés, comme l'illustrent le récit de la guérison du paralytique de Capernaüm (Mc 2.1-12) et celui de la femme pécheresse (Lc 7.36-50). Pour Jésus, il n'existe pas de notions de pur et d'impur. Non pas qu'il ne fasse aucune distinction entre ce qui est sain ou malsain (il n'est pas amoral, comme le serait un fou ou un tout jeune enfant), mais il est venu purifier les hommes de leurs maladies et de leurs péchés, par sa seule présence. Et puisqu'il annonce le Royaume, où ne sévit plus ni mort ni malheur, alors il restaure tous les hommes dans leur pureté physique, morale et spirituelle, afin qu'ils puissent y entrer pleinement. Ce faisant, son action a aussi une visée sociale, car il réintègre au sein de la société tous ceux que l'on avait tendance à en exclure.

Or, redisons-le, la prédication par Jésus de l'irruption du Royaume avait de quoi déranger. Ce qui constituait l'aboutissement même du culte, à savoir la réconciliation et la communion avec Dieu, Jésus l'offre gratuitement, dans l'immédiat, à tous ceux qui désirent l'accueillir. Hélas! le fond de l'homme est mauvais et il n'en veut pas. «C'est trop facile!» dit-il en son cœur, «on ne peut rencontrer Dieu simplement en fréquentant Jésus et en écoutant ses paroles». Haïssant ainsi les choses simples, il lui préfère toujours ce qui est compliqué.

L'homme mauvais, jaloux de la bonté de Jésus et que l'instruction des sages rend furieux, subordonne toute possibilité de communion avec Dieu à un souci humain de perfection. Dieu, selon lui, on ne peut le rencontrer que dans une surenchère des œuvres bonnes. Dès lors, il s'agit d'accumuler des mérites. Le plus méritant a ainsi davantage le droit de communier avec Dieu que les autres. Le plus méritant va jusqu'à se convaincre que les autres, qui n'ont aucun mérite, sont exclus de la communion. C'est au nom de cette logique, pour laquelle l'offre radicale de la grâce est insupportable, que Jésus est finalement conduit à la Croix.

On peut comprendre la crucifixion comme un sacrifice «nécessaire» et façonner l'image d'un Dieu sacrifiant ou acceptant le sacrifice de son fils sur l'autel de la Croix comme réparation pour le péché des hommes (d'ailleurs cette croyance continue à prévaloir encore aujourd'hui parmi nous), mais c'est ignorer un autre aspect fondamental de la vie de Jésus de Nazareth qui est la proclamation de l'irruption du Royaume de Dieu. C'est aussi oublier que Jésus avait déjà le pouvoir de pardonner lui-même les péchés des hommes. Dieu n'a donc pas besoin de réparation mais a, essentiellement, un projet de communion.

Pouvons-nous donc nous rappeler que si Dieu, par amour infini pour les hommes ignorants que nous sommes, accepte que ce projet de communion intègre même la mort du Fils, – de ce fils qui se soumet à la forme tragique que prend soudain la volonté divine et qui, malgré l'approche de sa mort et *dans* sa mort, nous fournit le moyen d'accéder malgré tout à la communion – qu'Il nous envoie en fait l'invitation gracieuse et immédiate à se joindre à la commensalité du Royaume. Ici et maintenant.

JC PERRIN.

Questions en vue d'un débat (amical, il s'entend) au culte prochain : le 10 mai 2009.

- En quoi la Croix est-elle un sacrifice ? Quel péché efface-t-elle ?
- Fallait-il que Jésus meurt sur la Croix pour nous sauver ?
- Dieu avait-il prédestiné son Fils à mourir sur une Croix ?
- Que faire d'un Dieu qui se réjouit du sacrifice de son Fils, qui exige une rançon pour le salut des hommes ?
- Que signifie pour vous le fait de «se sacrifier» (pour Dieu, pour les autres)?
- Que veut dire Paul par «offrir votre corps comme un sacrifice vivant» (Rm 12.11)? ou Pierre par «offrir des sacrifices spirituels» (1P 2.5)? [cf. Heb.13.15 et le «sacrifice de louange»].
- Existe-t-il, selon vous, des sacrifices inutiles ? malsains ? révoltants ?
- Selon vous, est-on toujours chrétien si on ne croit pas que Jésus devait être «sacrifié» pour nous sauver?

Lectures possibles : Esaïe 53, Philippiens 2.6-11, Hébreux 9 et 10.